

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

N. KUBIN, *Rédacteur*, } PROPRIÉTAIRES. } No. 2, Rue Grant, St. Roch.  
W. H. ROWEN, *Imprimeur*. } No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, Rue Grant, St. Roch, près de la Rue St. Vallier. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. — On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, franches de port au Bureau ou chez les Agents en Ville.



On trouve le *Fantastique* au Bureau du Journal, chez M. E. FINGRAS, marchand de la Haute-Ville, et chez M. A. MATHIE, Basse-Ville.

## AGENTS.

Montréal. — chez M. J. DAYVILLE, Rue Notre-Dame, et on reçoit des souscriptions chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse.

Trois-Rivières. — chez Ph. LASSERAYE, Etud. en Méd. Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantastique* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

*Je n'obéis, ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut!*

Vol. 2. Québec, 21 Septembre, 1840. No. 40.

## MELANGES.

SOUVENIRS D'AFRIQUE. — UNE MAUVAISE RENCONTRE.

*Suite et fin.*

Déjà nous avions fait un quart de lieue, lorsque le bruit précipité du galop de plusieurs chevaux arriva jusqu'à nous. Je me retournai aussitôt, et vis nos Beni-Amer qui arrivaient sur nous, le fusil haut et le burnous relevé. — Attention, Gros! nous allons avoir du nouveau. Arrêtant en même temps nos chevaux, nous les attendîmes de pied ferme, laissant la route libre, dans le cas où mes prévisions de crainte se seraient trouvées fausses. Cette attitude en imposa sans doute aux Arabes, car, arrivés à notre hauteur, ils prirent le pas, comme s'ils eussent voulu faire route de concert avec nous. Je recommandai à mon spahis de rester en arrière pour surveiller leurs mouvements, et de mon côté je pris la gauche du chemin, me laissant dépasser par deux d'entre eux d'une demi-encolure. De cette manière, j'avais l'œil sur nos nouveaux compagnons de route, et l'avantage de la droite me restait. Bientôt la conversation s'engagea.

Celui qui paraissait le chef, à en juger par la propreté de son costume et la richesse de ses armes, m'adressa le premier la parole en langue franque; circonstance fort heureuse pour moi, car on verra tout-à-l'heure que, certain de n'être pas compris, il se réservait le moyen de communiquer avec les siens en arabe et de comploter ainsi notre perte sans que nous pussions deviner la manière dont ils s'y prendraient pour arriver à leur fin. Je dois dire, avant tout, que la langue franque en usage en Afrique est un composé d'espagnol, d'italien et d'arabe, que tout le monde, après quelque tems de séjour dans le pays, comprend aisément, ce qui établit des relations faciles avec les Arabes qui fréquentent nos marchés. — Tu es Français? me dit-il. — Oui. — Et l'homme qui est avec toi? — Turc de Stamboul. Je donnai à dessein à mon spahis la qualité de Turc, parce que je connaissais la terreur salutaire, que ces anciens maîtres de l'Algérie avaient su inspirer à tout ce qui est Arabe. — Turc! exclama le Beni-Amer. Et se retournant vers Gros, dont la barbe noire et épaisse, l'œil vif et courroucé, lui donnaient en ce moment quelque ressemblance avec la tête de Méduse, il lui demanda en arabe s'il était bien de Stamboul. A cette demande Gros ne répondit rien. Cela ce conçoit; il ne savait pas un mot d'arabe. Ne recevant pas de réponse, mon interlocuteur continua à m'adresser de nouvelles questions. — Quel est ton grade dans les spahis? — Sous-officier. — Tes armes sont belles? — sont-elles à toi? — Oui. — Montre-moi ton sabre. — Volontiers. Et en même tems je lui présentai la pointe, tenant fortement ma lame attachée à mon poignet par la dragonne. Evidemment il dut voir que j'étais sur mes gardes, et que, tout en accédant à ses désirs, je lui prouvais que je n'étais pas assez simple pour me dessaisir d'une arme dont la longueur plus que raisonnable (c'était une demi-latte) et le tranchant affilé devaient produire un certain effet sur son esprit. De son côté, Gros avait dégainé sa lame du fourreau, et, tenant son fusil armé, il était prêt à tout événement. Mon interlocuteur resta muet quelques instans. Il m'examinait de la tête aux pieds; ses regards se portaient surtout sur mon cheval dont les formes saillantes, les jambes grêles et nerveuses, l'encolure fière, redressée, semblaient lui donner des idées de convoitise. Je l'avouerai, ce voisinage de cinq Arabes armés jusqu'aux dents, qui, malgré moi, me faisaient une escorte, comme l'escorte d'honneur d'un général, me souriait peu. Complètement remis de l'exaltation factice que le champagne m'avait donnée, je jugeai les choses de sang-froid et j'étais forcé d'avouer en silence que les chances n'étaient pas pour nous. J'étais inquiet. Toutefois, je me contenais assez pour ne laisser paraître sur mon visage aucune trace d'émotion; car, si les Arabes avaient pu saisir sur mes traits un indice de crainte, c'en était fait de nous. Adieu la paie de mes braves spahis qui devaient attendre mon arrivée avec tant d'impatience. J'affectais donc un air tranquille, et pourtant, si ces coquins de Beni-Amer avaient pu lire dans mon âme, ils auraient vu, à n'en pas douter, que j'étais loin d'être à mon aise; c'est qu'aussi c'était une bien triste position que la mienne!...

Eloigné de tout secours, perdu au milieu d'un chemin dont les sinuosités ne me permettaient pas de voir à trente pas au-devant de moi, et n'ayant d'espoir qu'au hasard, chose bien éphémère en pareille circonstance, j'avais un sujet de réflexion qui n'était rien moins que gai. Cependant cette incertitude était cent fois plus horrible que la réalité, quelle qu'elle pût être; elle cessa bientôt.

Mes compagnons de route, comptant sur mon ignorance de la langue arabe, ne se gênèrent en aucune façon pour comploter en ma présence. Infâmes Be-

ni-Amer ! je crois encore entendre vos abominables paroles, et je fais des vœux bien sincères pour que l'expédition qui se prépare en ce moment fournisse à mes ex-compagnons d'armes l'occasion de vous faire payer cher les trances horribles dans lesquelles vous m'avez jeté. « Au détour du chemin, disait l'un de ces brigands, le même qui m'avait fait subir la torture de son interrogatoire, je pousserai un cri. Alors trois de vous ferez votre affaire du Turc ; quant au Français, — c'était moi, à n'en pas douter, qu'il désignait ainsi — moi et Mehemet-Beker nous saurons bien en venir à bout. »

Alerte, Gros ! dis-je à mon spahis de l'air le plus tranquille que je pus ; ces gredins-là veulent nous assassiner au détour du chemin. Ne nous laissons pas prévenir. Quand tu entendras l'explosion de mon pistolet, fais feu, et que le ciel donne des ailes à nos chevaux, c'est le seul espoir qui nous reste.

Puis, armant, sans être aperçu, mon pistolet contenu dans ma fonte droite, je fis faire avec la rapidité de l'éclair un écart à mon brave Mâleck, et lui enfonçai mes éperons dans le ventre, en lâchant contre mon ennemi la détente de mon pistolet. Surpris à l'improviste par cette attaque combinée, les Beni-Amer durent hésiter un instant avant de nous poursuivre, car nous pûmes gagner une centaine de pas sur eux avant qu'ils ne commençassent à faire feu à leur tour ; mais leurs coups mal ajustés n'arrivèrent pas au but ; leurs balles nous passèrent à côté en sifflant, tandis que nos chevaux, animés par l'explosion des armes à feu, semblaient dévorer l'espace. Penché de tout mon corps sur l'encolure de Mâleck afin de donner moins de prise aux Arabes, je ne distinguais rien devant moi, lorsque Gros s'écria d'une voix de stentor :

— Des jambes ! des jambes, camarades ! si nous n'arrivons vite, nous sommes flambés ! Quelle ne fut pas ma joie et mon bonheur lorsque j'aperçus, sur la crête de la colline que nous gravissions, une patrouille de spahis dont les burnous rouges se dessinaient dans le lointain ! Attirés par le bruit de la fusillade, ils arrivaient vers nous au galop de charge, cachés à nos assaillans par un coude de la route où ceux-ci n'étaient pas encore parvenus. Oh ! alors, de poursuivis nous devînmes poursuivans, et tournant bride, nous commençâmes la chasse ; mais les Beni-Amer ne tardèrent pas à s'apercevoir que la chance avait tourné ; ils cessèrent bientôt de prendre l'offensive, et cette fois, plus désireux de nous fuir qu'ils ne l'avaient été de nous atteindre, ils abandonnèrent la route de Messerghin pour se jeter sur la gauche, dans la direction du lac Salé. En vain cherchâmes nous à les atteindre ; ils avaient sur nous trop d'avance. Nous nous bornâmes à leur envoyer quelques balles perdues, et brisés par la fatigue de cette course au clocher, nous reprîmes ensemble le chemin du camp. Je me gardai bien, à l'arrivée, de raconter mon aventure, car le commandant, tout en compatissant aux dangers que je venais de courir, m'aurait bien certainement envoyé à la salle de police pour avoir enfreint les ordres du colonel relatifs au départ des détachemens venant d'Oran.

Mes sauveurs furent largement gratifiés par moi de petits verres et de tasses de café, et encore tout ému de l'événement, je me livrai aux opérations de la solde, tandis que Gros, toujours bourru et grondeur, allait à l'écurie faire donner à nos chevaux double ration d'orge et s'apprêtait à les bouchonner avec toute la sollicitude d'une mère pour ses enfans.

## LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 21 SEPTEMBRE, 1940.

## EN AVANT LE FANTASQUE !

Voilà long-tems déjà que beaucoup de nos amis nous sollicitent de publier notre feuille à des intervalles plus rapprochés et nous aurions avec plaisir satisfait à cette prière, depuis long-tems, sans ce proverbe italien que nous respectons tout particulièrement : *Chi va piano va sano, chi va sano va lontano*, proverbe que nous allons traduire afin que messieurs les marchands, messieurs les administrateurs, messieurs tous les hommes et mesdames toutes les femmes puissent à faire graver en lettres de diamant n'importe où il leur plaira : *Qui va doucement, va sûrement, et qui va sûrement va long-tems*. Or si ces mots sont un tant soit peu vrais, nous devons aller furieusement long-tems, car nous sommes allés doucement ; en foi de quoi j'interpellerai l'impatience de mes lecteurs qui lui, nous dit-on, trop fréquemment mise à l'épreuve. Néanmoins comme il n'y eût pas de ma faute je ne donnerai pas d'excuse.

Pour en venir au fait brusquement je dirai—1o. Que les sujets fantastiques paraissent devoir augmenter par le fait d'une extension du ridicule, qui loin de éteindre ne fait qu'embellir quotidiennement par les soins de nos gouvernants actuels.—2o. Que nos personnages huppés ayant été depuis long-tems accoutumés à tout fouler aux pieds, justice, décence, respect public, droit des gens, conscience, équité, il appert que, semblables au taureau que les coups d'épée du matador n'intimident point, ne sont qu'en hardir au contraire, tandis que les simples échos dont on le darde, le tourmentent, l'agitent, lui font perdre la tête en le rendant furieux ; de même les traits du raisonnement, du reproche, de la logique, quelque rudes et quelque habiles qu'ils puissent être, s'émoussent sur nos gros bonnets, ne les blessent point, ne les font point changer de conduite, les font au contraire s'enorgueillir de leur turpitude ; il devient donc urgent d'employer de plus en plus envers eux l'arme acérée de la satire qui les tourmente, les brûle, leur fait venir le feu sur la peau et peut-être le rouge de la honte au visage ; (pardon de les avoir comparés à un animal.... aussi noble que le taureau.)—3o. Que comme nous, peuple canadien, avons l'air d'être pour assez long-tems chargé de chaînes, attaché à la glèbe où nous devons traîner une triste existence et nous éteindre ignoré, c'est bien le moins qu'il nous reste la consolation de rire de nos misères !—Triste consolation, dira-t-on.—Triste si vous voulez, mieux vaut celle-là que point du tout ; d'ailleurs tandis qu'on rit on ne sent point son mal ; puis, quand on a fini de rire on maudit ceux qui nous font souffrir et cela soulage encore un peu.—4o. Que nos lecteurs, qui sont obligés d'attendre d'un lundi au suivant pour nous revoir, trouvent le tems d'autant plus long qu'il nous ont trouvé plus divertissant, ce qui (bizarre effet du Fantasque !) leur procure au moins six jours d'ennui mortel par semaine, effet déplorable qui pourrait propager l'hypocondrie, la manie, le spleen et le suicide ; tant il est vrai que les excès se touchent et que, par la même raison, un mauvais gouvernement invétéré

et réputé incurable se convertit par l'épuisement et une crise morbide en bon et sain gouvernement.—50. Enfin que nous aussi désirons voir plus fréquemment nos aimables lecteurs et nos charmantes lectrices, attendu que.....attendu que..... attendu enfin que nous espérons que cela nous apportera plus d'argent ! Parlons à cœur ouvert et s'il est possible, à poches ouvertes ; dans un siècle où l'argent fait tout et où généralement on fait tout pour de l'argent ; où l'argent donne de beaux habits, de beaux équipages et par conséquent le respect, sinon la respectabilité ; où l'argent donne les premières places, à l'église, au cimetière, au théâtre ; où l'argent fait pencher toutes les balances du monde, même celle de la justice ; où l'argent donne des amis, même des amies ; où l'argent tient lieu de jeunesse, de sagesse, de savoir, de vertu de beauté ; où l'argent enfin est le dieu qu'on adore, parceque c'est le seul aujourd'hui qui fasse des miracles, trouvera-t-on mauvais que le Fantasque suive le flot et qu'il cherche à cultiver un peu le précieux métal que tout le monde recherche avec tant d'avidité ? Nous ne le pensons pas, car nous osons espérer, qu'après tout nos lecteurs avoueront que si nous parvenons à gagner un peu d'argent, du moins nous ne l'aurons pas volé ! C'est ce que ne pourraient pas dire bien des gens que je connais et soule d'autres que je ne connais pas.

Je disais donc au commencement de cet article que je voulais en venir de suite au fait et néanmoins je me suis laissé aller à toutes ces explications pour vous dire (ce que j'aurais pu mettre en deux lignes) que nous nous proposons de publier bientôt le *Fantasque* deux fois par semaine au lieu d'une ; mais comme il faut aller graduellement nous donnerons le *Lundi* huit pages comme à présent et le *Jeudi* seulement quatre pages. Le premier se vendra quatre sous et le second seulement deux sous, ce qui le mettra à la portée de beaucoup de personnes qui ne peuvent point se le procurer au prix actuel. Pour les abonnés voici les conditions de souscription :—

1 mois . . . . 1 shelling,                      4 mois . . . . 3s. 9d.  
8 mois . . . . 7 shelling,                      1 an . . . . 10 shellings.

Le tout payable d'avance et non compris les frais de poste. Le nouvel arrangement commencera avec le 3e volume, c'est-à-dire vers le 15 Novembre prochain. Deux auxquels déplairaient ces nouvelles conditions sont priés de nous en avvertir, sinon ils seront sensés y souscrire et continuer leur abonnement.

MR. BUCKINGHAM.—TROIS AUTRES DISCOURS SUR L'ÉGYPTE, LA TERRE SAINTE  
ET LA MESOPOTAMIE.

Vendredi dernier, au théâtre de cette ville, l'habile et intéressant discoureur termina son cours de leçons descriptives sur la Palestine. Il éclaircit par son témoignage et le rapport d'observations faites, l'évangile à la main, une foule de points douteux en apparence, liés avec l'histoire sainte et dont on s'était souvent emparé pour ébranler les doctrines chrétiennes. Nous ne voulons point nous étendre davantage sur les soirées de ce monsieur vu que les nombreux, très-nombreux auditeurs qui s'y sont empressés en ont apprécié tout le mérite et témoignent assez de leur satisfaction ; d'ailleurs nous sommes certain que pas un de ceux qui l'ont entendu ne lui fera défaut dans les trois séances qu'il se propose de donner encore. En terminant son premier cours Mr. Buckingham a annoncé qu'étant retenu jusqu'au départ de l'*Unicorn*, il s'était décidé à favoriser (c'est nous qui mettons le mot) le public de Québec de trois autres soi-

rées dans lesquelles il décrirait des objets que le peu de tems ne lui avait pas permis d'embrasser d'abord.

La PREMIERE qui a lieu ce soir, comprendra une description des ruines de Canopus.—De nouveaux faits relatifs à l'ancienne splendeur d'Alexandrie.—Les fêtes magnifiques d'Isis à Bubastis.—Le temple de Minerve et le Monolithe d'Amasis à Sais.—Les merveilles du Labyrinthe et le lac Moëris.—Memphis, son Sphinx colossal, les Catacombes des Momies.—Le temple de Tentyre.—Appolinople-la-Grande et Elephantine aux Cataractes du Nil.—Les cavernes d'Eliethias.—La ville ensevelie d'Abidos.—Le tombeau des rois à Thèbes et la statue vocale de Memnon qui salue chaque jour le lever du soleil par des sons musicaux.

La SECONDE qui aura lieu *Mercredi* traitera de la Terre Sainte.—Des Pays à l'est du Jourdain, Moab et Aïmmon, Bashan, Gilead et les régions de Décapolis.—Le temple du soleil à Baalbeck.—La superbe ville de Damas et les ruines de Palmyre dans le désert.

La TROISIEME et dernière aura lieu *Vendredi* et le sujet en sera la *Mésopotamie*.—Les grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate.—Les ruines de Ninive et de Babylone ainsi que les restes de la fameuse Tour de Babel, le plus ancien des monuments de la terre.

Comme on le voit, Mr. Buckingham ne pouvait nous offrir rien de plus intéressant. Et, ce qui ne manquera point d'attirer la foule, davantage s'il est possible, sera la modicité des prix. Trois billets achetés d'avance aux diverses librairies pour le prix de deux billets, c'est-à-dire *une piastre*, admettront aux trois séances une personne aux loges, deux au parterre, et trois aux galeries.

Si nous avons un conseil d'ami à donner à nos lecteurs, c'est de courir aux lectures de Mr. Buckingham. Les dames, nous le disons à l'honneur du sexe aussi bien qu'à celui de l'orateur, ont formé jusqu'ici la majorité des auditeurs.

#### POLITIQUE POUR LE PEUPLE.

### Le Candidat.

CONTE.

Je fis il y a peu de tems une excursion de chasse à une campagne peu éloignée de la ville. Je n'avais rien tué, comme cela arrive fort souvent aux bons chasseurs et même aux mauvais. Il me coûtoit, comme on peut bien le penser, de rentrer en ville sans emporter quelque trophée de mon adresse. Pour remédier à mon mauvais succès et conserver ma réputation de tireur, je résolus d'employer le moyen ordinairement usité en pareil cas ; c'est-à-dire d'acheter quelques pièces de gibier, dont le spectacle devait inculquer à mes amis un respect tout nouveau pour mon habileté et faire taire le sarcasme qu'on tient toujours en réserve, pour accabler le pauvre chasseur, déjà bien assez puni de son inutile fatigue. Mais il paraît que les braves habitants des campagnes où j'avais erré n'étaient point pour le moment plus heureux que moi ; car je ne pus trouver ni canard, ni bécassine, ni même le plus maigre goglu. La nuit me surprit dans mes recherches, car il faut avouer que ma chasse aux maisons fut aussi longue et aussi infructueuse que celle que je fis dans les champs. J'entrai donc dans une maison pour y attendre le lendemain ; et, comme cela arrive dans la plupart des campagnes canadiennes, je fus reçu avec beaucoup de complaisance et d'hospitalité.

Le propriétaire de la maison se trouvait être un de ces bons vieillards, comme il en est encore beaucoup dans ce pays, qui ont conservé toute la gaité, la fran-

chise, la jovialité, l'esprit droit et le bon sens qu'on rencontre presque partout dans les provinces de la France. Sa demeure semblait être le rendez-vous de bon nombre des citoyens des environs qui venaient chez lui tous les soirs apporter ou chercher les nouvelles du jour. La soirée était froide et pluvieuse en sorte que la réunion était nombreuse. Quand toutes les pipes furent allumées, l'un d'eux commença la conversation par cette brusque interrogation :

— Eh bien ! père Barnabas, que dites-vous de la politique ? l'Union est passée. Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, mes enfants, reprit le bonhomme, c'est un malheur, un grand malheur. Nous n'allons pas être taxés plus que le Haut-Canada, c'est vrai ; mais nous avons ici huit mois d'hiver et quatre mauvaises années sur cinq, tandis que les récoltes de nos voisins ne manquent jamais et qu'ils peuvent travailler presque toute l'année ; ils pourraient payer des taxes tandis que nous pouvons tout juste nous nourrir et élever nos familles décemment.

— Vous avez raison, père Barnabas, mais ce qui me plaît c'est qu'à présent pour être élu il faudra avoir pour cinq cents louis de propriétés, ça sera que l'on n'aura plus de ces tas d'étourdis qui nous fourrent dans des embardées pour un oui ou pour un non.

— Ah, mon brave, reprit le vieillard, je crois que tu n'as pas raison ; je suis bien vieux, mais il me semble que cette loi-là n'est pas juste, car le peuple peut bien faire attention de ne pas élire des tas d'étourdis, comme tu les appelles, tandis que comme cela il ne pourra peut-être pas nommer ceux qu'il voudra. Tenez, mes enfants, je connais un homme qui va peut-être se présenter et qui sur trois frères est le seul qui puisse être élu, vous allez voir comment : J'ai connu leur père ; c'était un brave homme. Il fit faire des études aux deux aînés. L'un, après bien des années de travail, fut reçu docteur ; mais l'argent employé pour le faire voyager et instruire le retarda et il a encore long-tems à travailler pour payer ses dettes. Le second est un homme de grands talents, d'un jugement sain et très-honnête ; il est avocat, mais pas encore propriétaire. Le père donna au troisième au lieu d'argent pour des études, un petit fonds de commerce. Celui-ci se lança dans les affaires, acheta, revendit, brocanta, obtint du crédit, puis fit tout-à-coup faillite, après avoir mis à l'abris une propriété sur laquelle il vit aujourd'hui. Ainsi, mes amis, sur ces trois enfants un seul a le droit d'être élu et celui-là est le seul déshonnête. Mais il est assez riche, les autres sont pauvres ;..... direz-vous après cela que la loi est juste ?

— Non, non, père Barnabas, vous avez raison, je me rétracte.

Voilà comment au lieu de gibier j'ai trouvé la petite histoire que je viens de vous raconter.

### Fantaisies.

Les citoyens de Québec guettent d'un œil inquiet les procédés de notre corporation. Chacun tremble qu'elle n'aille lever des impôts pour se mettre dans les bonnes grâces du Poulet. Quant à moi jusqu'ici, j'ai bon espoir, et je me plais à penser que nos pauvres écus ne passeront pas encore..... la barque à Caron.

Il est cependant des malins qui prétendent qu'elle va mettre des droits sur les esprits..... afin sans doute d'exempter la majorité de ses membres.



Le *Herald* et autres journaux, du même genre animal, disent que les coups que dirige à l'administration le vieil éditeur de la *Gazette* ne portent pas. Cela provient probablement de ce que le bonhomme ne vise pas assez bas.

Québec ne sait encore qui déléguer au Parlement-Uni. On veut de la *capacité* chez celui qui devra nous représenter. En ce cas je conseillerais pour ma part d'élire les poches de Mr. Thomson.

Monsieur Poulet Thomson est venu ici pour gagner de l'argent et il fait d'une pierre deux coups. Au moyen de son bill d'union il va remplir son but..... en vidant nos poches.

Mr. Poulet Thomson est venu spéculer sur le Canada. On pense qu'il ne tardera pas à partir, car du train où en sont les choses il s'en ira dès qu'il aura fait malhonnêtement une fortune *honnête*.

Le Conseil Spécial va s'assembler sous peu pour faire encore des lois. Eh bon Dieu, nous avons assez de lois comme cela; il ne nous manque que de la justice.

Il est foule de gens qui prétendent que monsieur notre gouverneur-général est un homme sans principes. C'est une pure calomnie et je soutiens au contraire qu'il a d'excellens principes..... d'arithmétique.

Le principe de l'union a été ostensiblement désapprouvé par Dieu, dès le commencement du monde. Après la faute de notre premier père, l'Eternel lui dit: Adam, c'est désormais à la sueur de ton front que tu gagneras ton pain; mais il ne lui a pas dit: A la sueur de ton front tu gagneras le pain des autres.

Les citoyens de Toronto ont félicité monsieur Thomson sur la *justice* et *l'habileté* de son administration. A son tour il les félicite sur leur *loyauté* et sur leur *consistance*. Voilà, morbleu, qui est bien riposté!

Notre gouverneur-général ne jouit pas d'une bonne santé. Là-dessus flatteurs et chiens couchants de se lamenter. Craindraient-ils de le perdre? J'avoue que nous en serions très-prompement consolés, car ce serait la première fois que le Canada jouerait à qui perd gagne.

Les souscripteurs de la campagne reçoivent le précédent numéro avec le présent. Ils nous pardonneront, nous l'espérons, ce retard, attendu que le paquet de la poste s'est trouvé égaré. Nous prenons cette occasion d'ajouter que nous leur transmettons notre feuille régulièrement et que s'ils ne la reçoivent pas il n'y a pas de notre faute. Nous leur saurions gré s'ils nous indiquaient les numéros qui leur manquent afin de les leur remplacer si cela se peut, ce qui de plus nous donnerait peut-être les moyens de découvrir d'où provient le mal et d'y faire apporter un remède.

Nos abonnés de la ville qui n'ont point reçu les derniers numéros du *Fantasque* à domicile sont priés de nous excuser; le porteur ordinaire du journal nous ayant quittés sans nous en prévenir, il ne nous a pas été possible d'en trouver un avant aujourd'hui. Les personnes qui lui auraient payé quelque argent feront bien de nous en donner avis et de ne plus acquitter désormais leurs souscriptions que sur des reçus de notre part.